

Bulletin du Laurier

n° 130
janvier 2018

« AUJOURD'HUI, LE TABOU N'EST PLUS LE SEXE, MAIS DIEU »*

**Entré au séminaire à 39 ans, Michel Aupetit succède
à André Vingt-Trois comme archevêque de Paris.**

Écolier, il détestait passer au tableau et préférerait de loin faire rire ses camarades. Nommé archevêque de Paris par le pape François le 7 décembre 2017 et installé dans cette fonction le 6 janvier, Mgr Michel Aupetit est de ce fait devenu le point de mire de nombreux catholiques. Si en théorie l'évêque de Paris est un évêque parmi les autres, il occupe en pratique une place éminente dans l'Église catholique. A 66 ans, lui qui « n'aime pas trop être exposé » sera désormais l'une des voix les plus écoutées de cette institution. Cet ancien médecin, entré au séminaire à 39 ans et devenu évêque de Nanterre en 2014, succède à Mgr André Vingt-Trois.

Vous avez exercé pendant onze ans comme médecin-généraliste avant d'entrer au séminaire. En quoi cette vie de laïc influence-t-elle votre approche de prêtre ?

Laïc, j'étais ce que l'on appelle dans l'Église un « consommateur ». Je rentrais chez moi à 22 heures le soir et j'étais donc assez peu investi dans la vie de l'Église. C'est mon péché ! Quant au reste, la médecine m'a appris à aimer les gens indépendamment de ce qu'ils sont. Quand vous êtes médecin, vous soignez des gentils et des pas gentils. Cela vous ouvre à tous, et l'Église est ouverte à tous. On ne demande pas leurs papiers ou leur certificat de baptême aux personnes qui entrent. L'hiver, les SDF viennent se réchauffer, on les laisse tranquilles. D'autres viennent simplement pour avoir un temps de repos et de silence. Il n'y a pas beaucoup de lieux comme ça où on peut se poser, gratuitement, paisiblement. Et la médecine m'avait déjà appris ça : accueillir de manière inconditionnelle les personnes qui frappent à votre porte.

Vous avez grandi dans une famille où la pratique religieuse n'était pas la règle. Cela vous donne-t-il une vision particulière de la transmission religieuse ?

C'est assez étonnant, car cela ne m'a jamais vraiment troublé. Ma maman était une femme de foi, elle allait à la messe assez souvent, pas forcément avec moi. Mais je sais qu'elle avait profondément la foi et je voyais l'influence que ça pouvait avoir dans sa vie. Alors que, du côté « mâle », on était plutôt incroyant. Mes amis non plus ne pratiquaient pas. Donc j'ai longtemps vécu ma foi de manière isolée. La transmission, je pense qu'elle s'est faite par la prière. Car dans la prière, on apprend à parler à Dieu. On entretient une relation. Alors que dans une relation de catéchisme, on apprend à parler « de » Dieu, c'est intellectuel. La seule chose que ma mère m'a apprise, c'est le *Notre Père* et le *Je vous salue Marie*. A partir de ces deux prières, j'ai appris à parler à Dieu. Mais en secret : personne n'en savait rien.

Quand j'ai quitté mon cabinet de médecin, j'ai dit pourquoi à mes patients. Plusieurs m'ont alors confié qu'ils priaient matin et soir depuis trente ans sans même que leur femme le sache ! Je me suis rendu compte que beaucoup de gens ont une vie spirituelle, mais ne le montrent pas.

L'accueil des migrants est un sujet qui mobilise ou qui trouble les croyants. Que leur dites-vous à ce sujet ?

C'est un sujet difficile. A Nanterre, j'ai relayé dès le lendemain l'appel du pape François - afin que les paroisses accueillent des réfugiés, en 2015 - . J'ai été étonné des réponses positives immédiates. Des gens ont mis à disposition un appartement, d'autres ont accueilli quelqu'un dans leur pavillon, des écoles catholiques ont ouvert leur porte avec la cantine gratuite, des professeurs de français se sont mis à disposition. Ces gens étaient en danger de mort.

Il y a peut-être une différence dans l'accueil de gens qui sont dans une situation de détresse absolue, pour qui on ouvre toutes les portes, et ceux qui viennent pour des raisons économiques. Là, ça passe en effet moins bien chez les fidèles. Notre réflexion se base sur deux principes. Le premier, évangélique, c'est l'accueil inconditionnel des personnes. Le second, c'est le principe du bien commun : comment faire pour que chacun puisse trouver sa place, mais en pensant à tous les autres ?

* Extrait de Le Monde du 12 01 2018, propos recueillis par Cécile Chambraud

***Quand j'ai quitté mon cabinet de médecin,
j'ai dit pourquoi à mes patients.
Plusieurs m'ont alors confié qu'ils priaient matin et soir
depuis trente ans sans même que leur femme le sache !***

Une partie des catholiques craignent la venue de migrants en trop grand nombre. Les évêques doivent-ils parler plus clairement ?

Il y a une crainte de l'insécurité culturelle. Lorsque j'étais médecin à Colombes, au départ, dans les cités, les gens vivaient très bien ensemble. On ne regardait pas qui était musulman ou chrétien. On se rendait des services entre personnes. Aujourd'hui, c'est ghettoïsé. Les mairies tentent de favoriser la mixité sociale, mais on est quand même très engagé vers le communautarisme.

Un imam m'a dit : « *On n'a plus de contrôle sur nos jeunes, ce n'est plus nous qui les formons à la religion. Ils vont se former ailleurs.* » Ailleurs, c'est sur Internet. Il y a là une vraie question. Nous avons des religieux et des religieuses dans les cités. Peu nombreux, mais reconnus comme tels. Ils essaient de faire du lien entre les personnes. Mais c'est vrai qu'il y a des zones de non-droit absolu, avec des choses terribles, où la police ne peut pas intervenir.

Les catholiques sont-ils -désormais une minorité -religieuse en France ?

Beaucoup de gens se disent catholiques même s'ils ne fréquentent pas l'Église. Qu'est-ce qu'un catholique ? Quelqu'un qui pratique ? Ou qui se reconnaît dans cette religion, car il est né dans cette culture, qu'il fait siennes les valeurs évangéliques, alors que son rapport à Dieu ou à l'Église est plus que ténue ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Moi, je n'en sais rien, je laisse cela à Dieu. Si on ne compte que ceux qui pratiquent, les catholiques sont incontestablement une minorité. Beaucoup sont investis sur des questions de solidarité, pas forcément avec l'étiquette « catholique », mais ils le sont quand même au nom de leur foi.

Comment s'adresser à ces « catholiques culturels » ?

S'ils se disent catholiques, c'est qu'il y a quelque chose, et il faut respecter ce quelque chose. Il ne faut pas éteindre la mèche qui brûle encore un peu. Parfois, à la fin de la messe, des gens venaient me voir pour me demander une bénédiction car l'un de leurs proches était malade ou leur conjoint les avait quittés... Pour répondre à cette souffrance, j'ai organisé à la cathédrale de Nanterre une grande prière de guérison et de délivrance. C'était plein ! Il y avait tous les milieux sociaux. Sommes-nous à l'écoute des attentes des gens, de leurs souffrances ? Plutôt que de leur proposer un produit fini, il faut être à l'écoute de leur soif, qui est aussi spirituelle.

La « guerre des laïcités » traduit-elle selon vous un rejet du religieux en général ou une méfiance envers l'islam ?

Mes deux grands-pères étaient anticléricaux jusqu'au bout des ongles, je connais donc un peu le système. Deux formes de laïcité sont aujourd'hui défendues. Celle de Jean-Louis Bianco - *président de l'Observatoire de la laïcité* - et d'Emmanuel Macron, qui doit permettre à chacun de pratiquer sa religion. L'autre, c'est celle d'une religion assignée à la sphère privée, qui ne doit apparaître nulle part.

La société française est divisée. La question de l'islam fait peur, à cause des attentats et de certains discours qui affirment que la France va devenir une terre d'islam – on retrouve la question de l'insécurité culturelle. Mais nous avons vécu dans le passé d'autres insécurités culturelles ! Sainte Geneviève, patronne de Paris, vivait à l'époque d'Attila et de Childéric, roi des Francs. Les Germains et les Francs qui arrivaient n'étaient pas du tout dans la culture gallo-romaine ni dans la culture chrétienne. C'était une transition colossale. L'Église, alors, a privilégié la culture évangélique, quitte à sacrifier la culture romaine. Cette période, bien pire que la nôtre, a aussi fait ce que nous sommes.

Le gouvernement veut étoffer l'enseignement du fait religieux à l'école. Quel rôle pouvez-vous avoir ?

Il est dans le rôle de l'État de contrôler ce que nous pouvons faire, et notamment s'il fait appel à des religieux. Il y a le fait religieux sous l'angle historique. C'est souvent par là que l'on passe. Mais je pense qu'il faudrait aller plus loin, jusqu'à l'espace théologique. Dans le RER, des musulmans m'interrogent en tant que prêtre. A la fin, ils me disent : « *Merci d'avoir parlé de Dieu.* » Les musulmans qui mettent leurs enfants dans une école catholique le font parce que, là, on peut « parler de Dieu ».

***Qu'est-ce qui fait que nous sommes humains ?
C'est là-dessus que doit porter la réflexion. Ce qui distingue
l'humain, c'est la capacité à intégrer la fragilité.
C'est que nous sommes solidaires des plus faibles.***

Il faut aller plus loin que le fait historique. Qu'est-ce que la transcendance ? Pourquoi l'homme prie ? Ne peut-on pas parler de Dieu ? C'est le tabou, Dieu, aujourd'hui ! Ce n'est plus le sexe, c'est Dieu. On n'a pas le droit de parler de Dieu, sinon on gêne.

Comment l'Église catholique abordera-t-elle les États généraux de la bio-éthique, qui s'ouvrent le 18 janvier ?

Notre contribution doit toucher les intelligences et les cœurs. Ce qui se joue, c'est la question d'une société humaine. Le progrès technique, c'est très bien, mais c'est l'éthique qui nous dit ce qui est juste dans l'utilisation de ce progrès technique. Les questions les plus importantes porteront sur l'intelligence artificielle et la robotisation. Qu'est-ce qui distingue une intelligence artificielle d'une intelligence humaine ? Qu'est-ce qui fait que nous sommes humains ? C'est là-dessus que doit porter la réflexion. Ce qui distingue l'humain, c'est la capacité à intégrer la fragilité. C'est que nous sommes solidaires des plus faibles. Le code d'Hammourabi, la première loi écrite que nous connaissions - datant du XVIII^e siècle av. J.-C. -, l'a été « pour que le fort n'opprime pas le faible ». Cela veut dire : sortir de la loi de la jungle, tout simplement. C'est là où s'introduit l'humanité.

Un sondage publié par « La Croix » le 3 janvier montre l'acceptation croissante de la procréation médicalement assistée (PMA), de la gestation pour autrui (GPA) ou encore du suicide -assisté, y compris par les catholiques. Qu'est-ce que cela vous inspire ?

Ce n'est pas parce qu'une majorité pense quelque chose que cette chose est juste. « Tu ne suivras pas une majorité qui veut le mal », est-il écrit dans le livre de l'Exode. Ce sondage est un constat, il n'est pas rassurant. Le pape parle d'une civilisation du déchet. C'est vrai. On peut même parler de la société des encombrants ! Ceux qui nous encombrant, on les jette. Des amis belges m'ont dit que leurs parents avaient intégré le fait que, s'ils n'allaient pas bien, ils devaient disparaître. Ils trouvent normal qu'on les euthanasie. C'est quand même effrayant ! On élimine les personnes handicapées avant qu'elles naissent. Qu'est-ce que cela veut dire ? J'ai soigné des personnes handicapées pendant onze ans. Elles m'ont bien plus appris que tous mes autres patients. Qu'au-delà des apparences, il y a une humanité formidable. Avec eux, on ne peut ni tricher ni porter un masque. La mentalité change, effectivement, mais il y a un véritable enjeu. Il faut se poser, avoir une réflexion de fond sur tous ces sujets.

MGR MICHEL AUPETIT*

C'est un profil atypique, médecin avant de devenir prêtre, qui prend ce 6 janvier le siège d'archevêque de Paris. Un spécialiste de bioéthique mais aussi un homme de prière, qui a désormais la charge d'être le visage le plus visible de l'Église en France.

Il voulait être médecin de campagne, et le pape François, qui décrit souvent l'Église comme un « hôpital de campagne », l'a choisi le 7 décembre dernier comme nouvel archevêque de Paris, pour succéder à Mgr Vingt-Trois, atteint par la limite d'âge. Le parcours atypique de Mgr Aupetit témoigne de l'humour dont est capable la Providence qui, lorsqu'elle exauce vos désirs, le fait souvent d'une manière détournée et ironique.

Rien ne prédestinait Michel Aupetit à devenir l'une des plus hautes figures de l'Église de France. Au rebours de la plupart des évêques, issus de familles nombreuses très pieuses, il voit le jour, le 23 mars 1951, dans un foyer où seule la mère est pratiquante. Il naît à Versailles, mais cette famille de trois enfants est modeste ; le père, cheminot, ne met jamais les pieds à l'église. C'est donc de sa mère que le jeune Michel tient sa foi et, interrogé par *la Vie*, il la citera sans hésiter comme la femme qu'il admire le plus : « Sans faire de bruit, elle m'a appris à aimer gratuitement. »

En 2015, il confiait à *Paris Match* : « Depuis tout petit, je rêvais d'être médecin parce que je supportais mal de voir souffrir ceux que j'aimais. » Il veut être médecin de campagne, donc, mais aussi fonder une famille et avoir des enfants. Devenu généraliste, tout en ayant suivi une formation en bioéthique médicale (une matière que, devenu prêtre, il enseignera), il ouvre un cabinet avec des amis à Colombes, en les prévenant qu'il remettra son avenir en jeu d'ici à une dizaine d'années.

* Extrait de Valeurs actuelles ; 12 janvier 2018

Un homme de conviction et d'écoute

Car l'appel de Dieu a déjà engagé avec lui un combat spirituel qui durera douze ans. En 1990, il rentre au séminaire de Paris. À 44 ans, en 1995, il est ordonné prêtre par un autre archevêque au parcours atypique, Mgr Lustiger. Mais c'est dans l'ombre du successeur de celui-ci, Mgr Vingt-Trois, qu'il fait son chemin : « *J'ai le sentiment que c'est une nomination construite pas à pas par Mgr Vingt-Trois.* » Après différents postes en paroisse, Michel Aupetit est nommé en 2006 par Mgr Vingt-Trois vicaire général du diocèse puis, en 2013, évêque auxiliaire par Benoît XVI. Il fait déjà alors figure d'héritier de l'archevêque de Paris.

Mais pas question d'exercer une telle responsabilité sans avoir fait ses preuves comme évêque de plein exercice. Ce sera à Nanterre, où le pape François le nomme en 2014. Dans ce diocèse de 1,6 million d'âmes, il fait montre de qualités de pasteur et de gestionnaire, mettant en place un système de solidarité financière entre les paroisses ou une association diocésaine pour venir au secours des sans-abri. Proche de ses prêtres, il se montre bienveillant à toutes les sensibilités, accueillant les traditionalistes sans fâcher les progressistes, soucieux de mobiliser toutes les énergies au service de l'évangélisation, sujet où il fait preuve de dynamisme et d'inventivité, cherchant à susciter des « *start-up du bon Dieu* ». Une fidèle du diocèse de Nanterre loue « *un homme d'une très grande intelligence, à la parole franche, qui ne louvoie pas, mais très à l'écoute. Il écoute avant de décider ; mais une fois qu'il a décidé, il a décidé. Il a une haute idée de l'autorité épiscopale, et peut faire montre d'une certaine dureté quand les choses ne vont pas ; mais c'est aussi un pasteur, soucieux de répondre aux aspirations de chacun.* » Un exemple de ce mélange de fermeté et de respect : favorable à la « *manif pour tous* », avec laquelle il est l'un des rares évêques à avoir battu le pavé, il a envoyé à tous les curés de son diocèse une lettre en défense de la famille, en les laissant libres de ne pas la lire à leurs paroissiens si cela risquait de créer des tensions entre les fidèles.

La même paroissienne vante ses qualités de prédicateur, et se montre impressionnée de ce qu'avant de prêcher, il impose à l'assistance un long moment de silence, qu'il met à profit pour prier... Gros travailleur, couché à minuit et levé à 5 heures, il est en effet solidement ancré dans cette prière dont sa mère lui a transmis le sens. À un ami prêtre, qui l'a rapporté au *Figaro*, il a confié : « *Il me faut prier sans cesse, sans quoi je ne serais pas en état d'être évêque.* »

Mais cet homme de Dieu, qui ne transige pas sur l'enseignement du Christ, est aussi un homme chaleureux, réputé pour son humour. Un exemple ? Interrogé par *la Vie* sur le passage de l'Évangile qu'il redoute de commenter, il répond : « *L'épisode des esprits mauvais que Jésus envoie dans les porcs : trop de gens risquent de se sentir concernés.* » Bon guitariste, interprète fervent de Brassens, Mgr Aupetit est aussi sculpteur et ses oeuvres ornent des églises de Royan et de Paris.

Quel archevêque de Paris sera-t-il ? Un pasteur à la voix claire et au visage ouvert, répondent tous ceux que nous avons interrogés. L'ayant côtoyé en raison de leur engagement commun sur la bioéthique, Tugdual Derville, délégué général d'Alliance Vita, décrit « *un homme extrêmement affable, dont l'expression comme la façon d'être ne sont absolument pas cléricales* ».

En pointe sur la défense de la vie

La nomination de Mgr Aupetit est clairement une bonne nouvelle pour les jeunes générations qui souffrent souvent de la trop grande prudence d'une hiérarchie avant tout soucieuse de ne pas heurter l'air du temps. Il n'est pas impossible que, avec le recul, elle apparaisse comme un point de bascule dans le délicat équilibre du nuancier des sensibilités ecclésiales. D'autant plus, paradoxalement, qu'il est à peu près impossible de l'y situer avec précision. « *Comme il est devenu prêtre sur le tard, il est extérieur à ces querelles, notamment liturgiques, qui ont agité l'Église,* » note un prêtre parisien. *Mais c'est un homme aux convictions vigoureuses, sans complexes, et les évêques ont vécu son élection à la tête du conseil épiscopal "famille et société" comme une véritable révolution copernicienne. Pour certains, une divine surprise, pour d'autres une douche froide.* »

Car Mgr Aupetit n'a jamais hésité à prendre des positions courageuses sur la défense de la vie, notamment à travers ses chroniques de Radio Notre-Dame mais aussi intervenant sur le cas de Vincent Lambert, le mariage homosexuel ou sur les lois de fin de vie. Mais, note Tugdual Derville, il le fait en praticien parfaitement au fait de ces sujets : « *C'est un homme qui a une autorité naturelle, il n'est ni impressionné ni impressionnable. Il ne prend pas position à coups de petites phrases, mais par des raisonnements solidement étayés, presque implacables, mais qui partent de sa connaissance du corps et des âmes, et de son attention aux personnes souffrantes. Ce n'est pas providentiellement anodin qu'un homme qui a exercé la médecine se retrouve à ce poste au moment où ces questions bioéthiques deviennent à ce point centrales.* »

Car, si tous insistent sur le fait qu'il ne faut pas enfermer Mgr Aupetit dans cette compétence, et si sa nouvelle fonction l'amènera à intervenir sur bien d'autres sujets, tous ont conscience aussi que la devise qu'il s'est choisie à son ordination épiscopale, tirée de l'Évangile selon saint Jean, fournit bien l'axe de son action : « *Je suis venu pour qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient en abondance.* » Et la base, si Dieu veut, d'un nouvel élan missionnaire.